

ART NÈGRE

BRUNO TESSARECH



ART NÈGRE

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2013.
ISBN : 978-2-283-02630-4

*Pour Jean-Marc Roberts,
toujours là.*

Mon appartement partait à la dérive. Je ne rangeais plus, je ne nettoyait rien, ou alors un ou deux endroits, mollement, avant de renoncer au bout de quelques minutes. Résultat : le repassage s'entassait, les moutons s'accumulaient sous radiateurs et bibliothèques, la poussière ouatait tout. Je ne faisais plus mon lit avant de me mettre à écrire – de tenter de me mettre à écrire, devrais-je dire. Je traînais de pièce en pièce, un livre à la main, l'esprit encombré de mille soucis pendant que, dans la pénombre, télé et radio ronronnaient en sourdine.

Bouge-toi, me répétais-je; si en plus du néant dans ta tête c'est le cirque autour, ne t'étonne pas que rien ne marche. Je sortis l'aspirateur. Le sac était plein, je n'en avais plus en stock. Je descendis pour en acheter

un paquet. Aucun commerçant ne possédait le modèle qui correspondait au numéro de référence. « Ça doit être un ancien appareil », me lâcha une vendeuse au ton vaguement méprisant. Je revins chez moi et tentai de récupérer le vieux sac. Comme le contenu formait un bloc compact autour d'un crayon où s'entortillait du fil à coudre, je peinaï à le sortir. De longs cheveux me compliquèrent la tâche. Ce détail permettait de dater les opérations de nettoyage; Olivia m'avait quitté huit mois plus tôt. En tentant d'extraire le bloc, je déchirai l'enveloppe en papier qui devint ainsi inutilisable. Je remis l'aspirateur à sa place, contemplai mon appartement d'un air accablé et partis au cinéma.

Ma fixation sur le problème de ménage était typique d'une pensée petite-bourgeoise pétrie de représentations rétrogrades et de mauvaise conscience. J'aurais dû être au-dessus de ça; je ne l'étais pas. Peut-être fallait-il aborder le problème sous un autre angle. Si je m'arrêtais de fumer ou d'acheter des livres que je ne lirais jamais et des vêtements que je ne porterais pas, je pourrais

recourir aux services d'une femme de ménage, disons deux heures par semaine. Peut-être même lui resterait-il du temps pour nettoyer les vitres ou faire briller les bibelots en argent. Tout est affaire de coup de main, il suffit de voir dans les bureaux comment ça valse, le ménage. L'appartement serait propre et ma vie redeviendrait paisible.

D'ailleurs je ne serais peut-être pas obligé de m'arrêter de fumer. Je gratterais sur les pleins d'essence en prenant moins la voiture et en marchant plus, ce qui limiterait l'émission de gaz carbonique et atténuerait l'effet du tabac sur mon organisme. Il faut vraiment que je trouve une femme de ménage, me dis-je en me dirigeant vers le parking pour rejoindre ma voiture – je me mettrais à la marche lorsque j'aurais trouvé la personne adéquate.

Évidemment, je n'ai lancé aucune recherche. Mes comptes étaient trompeurs. Une femme de ménage constituerait une astreinte financière doublée d'un saut dans l'inconnu. Si elle ne faisait pas l'affaire, comment le lui dire? D'ailleurs, ça ne

m'enchantait pas trop qu'une étrangère mette son nez dans mes affaires; le principe même de confier le soin de son ménage à quelqu'un me répugnait. J'avais atteint un âge où on doit s'assumer soi-même. Mon appartement n'était pas entretenu? Deux solutions. Ou bien je m'y collais, une fois par semaine, à heure fixe, le samedi matin, par exemple, comme la plupart des gens. Ou bien j'acceptais mon désordre sans jérémiade ni culpabilité. Je travaillais, j'écrivais, je créais, je ne pouvais pas tout faire.

J'en étais là de ma réflexion lorsqu'une rentrée d'argent imprévu s'annonça. Un matin, le téléphone sonna, ce qui en soi constituait un événement. François, un ami éditeur, me proposait d'être coauteur d'un livre qui devait faire un tabac. Il s'agissait d'un témoignage comme on en voit rarement, car pétri de sincérité : l'assassin qui a purgé vingt ans de prison et qui est devenu un autre homme. Il y eut un silence. J'attendis la suite, tandis que deux questions me taraudaient. La première : pourquoi moi? La seconde : puisque je suis coauteur,

c'est que le type qui va livrer son témoignage au monde est lui aussi coauteur, il a donc dû déjà jeter quelques trucs sur le papier; ce serait bien de pouvoir les lire avant de retrousser ses manches. Je m'enhardis à le demander à François.

– Est-ce que je pourrais lire ce qu'il a déjà écrit avant de te donner mon accord? Enfin je demande comme ça, ce n'est pas non plus un point essentiel, dans le fond.

La question suffit à déclencher une petite révolution intérieure. Je me rendis compte que le problème qui m'obsédait depuis des jours avait disparu. Il sera toujours temps de reprendre cette affaire de ménage plus tard, me dis-je; occupons-nous de l'essentiel : gagner assez d'argent pour vivre. La réponse de François ne se fit pas attendre.

– Ah non, l'écriture n'est pas son genre. Il a peut-être quelques notes, en tout cas il ne m'en a pas parlé. Et puis il n'a pas le temps d'écrire. Il faut qu'il prenne un nouveau départ dans la vie, qu'il se trouve un vrai travail. Tu imagines comme c'est facile quand tu as passé vingt ans derrière les barreaux.

Je pensai, in petto : son travail, justement, ça pourrait être d'écrire le livre pour lequel on va lui verser un à-valoir, mais je gardai la remarque pour moi et enchaînai de la manière la plus naturelle possible.

– Et tu as pensé à moi.

– Bien sûr. De mon point de vue, c'était évident.

À l'autre bout du fil, François retint un début de rire. C'est du moins ce qu'il me sembla, même si je peinais à saisir le comique de la situation. J'avais dû me tromper. Il toussait, il attrapait un rhume, comme toujours il avait laissé la fenêtre de son bureau ouverte pour fumer à son aise, sans gêner les autres. Non. Il riait bel et bien. Le rire un peu outré de l'évidence.

– Pour moi c'est simple. Tu es la personne tout indiquée.

Une image me traversa l'esprit : celle des détenus concentrés sur leur prise de notes. Je fréquentais un peu le monde carcéral où à ma manière, certes modeste, j'œuvrais à la réinsertion des détenus. Chaque mois je prenais le chemin d'une maison d'arrêt provinciale pour animer un atelier d'écriture

face à des gars qui purgeaient leur peine quand ils ne se détruisaient pas le moral en attente de leur jugement. En avais-je parlé à François? Je n'en gardais pas le souvenir. Donc un type qui a fait plus de vingt ans de tôle et qui en sort bardé de diplômes en clamant haut et fort qu'il s'est amendé et qu'il est devenu un autre – j'avais lu dans la presse une ou deux interviews du « coauteur », appelons-le comme ça, qui allaient dans ce sens –, cela me concernait. Cela me concernait *quelque part*, comme on dit lorsqu'on est assez peu concerné. N'empêche. Qu'un éditeur ait pensé à moi sur une base, disons, politique – quelque part politique –, cela me touchait. J'étais un écrivain que le sort des détenus interrogeait au point de mettre sa plume au service d'une cause qui, etc. J'allumai une cigarette et, par mimétisme, ouvris la fenêtre. Ma voix tremblait un peu. L'émotion.

– Je te remercie. C'est sympa d'avoir pensé à moi. Tu as lu mon article dans *Libé*?

Une page « Rebonds » où je disais combien les mots pouvaient aider les détenus à

s'en sortir, à soigner leurs maux avec des mots, à « redevenir eux-mêmes dans la vérité de leur écriture », n'avais-je pas craint d'affirmer.

– Ah non. Pourquoi?

J'eus l'impression que quelque chose se décrochait à l'intérieur de ma poitrine. Infarctus, rupture d'anévrisme? Pourtant je restai debout, je ne m'effondrai pas. Ce n'était pas au nom d'un engagement idéologique que l'éditeur faisait appel à moi; mais pour ma disponibilité, ma gentillesse naturelle, ma prétendue facilité d'écriture, que sais-je. Au demeurant je n'avais jamais joué les *ghost writers*, comme disaient certains dans le monde de l'édition; je m'étais borné à écrire six livres en huit ans. Pas un seul depuis deux ans, mais il suffisait d'attendre que ça revienne et le rythme reprendrait, plus rapide qu'avant. Et voilà qu'au moment d'ouvrir son carnet d'adresses, un éditeur s'était dit que, pour un sujet aussi délicat, il valait mieux choisir un écrivain que de s'adresser à un professionnel de la négritude.

Si j'avais pu disparaître dans l'instant, je n'aurais pas hésité. Face à moi se profilait un carrefour : continuer à ne pas écrire pour moi ou me mettre à écrire pour un autre. Je n'eus pas le temps de creuser la question. François revint à la charge.

– J'ai plusieurs choses à te dire. Mais donne-moi une seconde. Ma fenêtre n'arrête pas de claquer.

Je fermai les yeux. Une évidence m'était soudain apparue. Il aurait suffi que François me réponde « Oui, j'ai lu ton article dans *Libé*, il est formidable et généreux, donc je t'appelle », pour que je lui réponde aussitôt : « O.K., on commence quand? ». Le problème ne résidait donc pas dans la chose elle-même, mais dans le regard que je portais sur elle, plus exactement que les circonstances m'invitaient à porter sur elle. J'accepterais sans hésiter d'être nègre sur des motivations idéologico-politiques, mais pas sur des bases techniques. Cela me dérangeait de refuser en jouant le fier – ma vie, mon œuvre. Je me ressaisis. Comme d'habitude, je cherchais le prétexte qui m'empêchait d'avancer. Il fallait en finir

avec ces précautions stériles, faire les choses telles qu'elles se présentaient sans chercher midi à quatorze heures. D'ailleurs, s'il avait lu mon article dans *Libé*, je ne doutais pas que la conviction de François aurait confiné à l'enthousiasme.

Sur un ton dégagé, je m'informai des conditions financières. Une discussion courtoise s'amorça alors, coupée de longs soupirs. Je compris que c'était la fumée que François rejetait au loin, avec lenteur, comme dans les films, pour se donner le temps de préparer ses phrases. Il détestait parler argent. Aucun éditeur n'aime ça. Trop vulgaire, trop lourd. Nous parvînmes donc à un accord en ayant fait l'économie de tout ce qui aurait pu ressembler à une négociation. Soudain j'entendis un ramdam.

– Excuse-moi. J'ai fait tomber mon téléphone en voulant tenir la fenêtre. Je table sur trente mille ventes. Avec sans doute une adaptation au cinéma. Et tout ça, si l'effet papillon ne fonctionne pas.

– C'est quoi, l'effet papillon ?

– L'impact sur le public de la légende du taulard. Tu te rappelles, *Papillon*, dans les

années soixante? Le livre d'Henri Charrière. Les ventes, tu n'en as même pas idée. Ce genre de bouquin fonctionne sur deux ressorts. Soit le taulard est innocent, soit il est repenté. Papillon rentre dans la première catégorie. Nous, dans la deuxième. Donc le public ne peut pas nous échapper puisqu'il est d'avance acquis à la cause du mec.

Le *nous* tomba comme un verdict. Mon accord n'avait pas besoin d'être exprimé, il était déjà acquis. Je me livrai à un rapide calcul. Trois pour cent sur, disons, trente mille exemplaires me permettraient de payer mon loyer pendant un an. Le reste, les mille euros mensuels pour vivre, je parviendrais toujours à les gratter à coups d'ateliers d'écriture et de séminaires en école de commerce. Je pourrais alors me remettre à écrire l'esprit libre. Car si je ne parvenais plus à rien depuis des mois, ce n'était pas à cause d'une inspiration défaillante ou d'une paresse naturelle qui m'aurait empêché de souscrire au dogme de la confrérie, *nulla dies sine linea*, non, pas du tout, mais parce que je manquais de liberté d'esprit, tout

simplement. Ma vie s'encombra de tout, sauf d'écriture. Les ateliers en prison ou en lycée, les articles dans *Libé*, plus exactement l'article dans *Libé*. Sans compter le train-train quotidien. Les courses, le téléphone, les mails, mille choses qui me bouffaient.

Je raccrochai le téléphone et me servis un scotch. Les affaires reprenaient. Normal; lorsqu'on touche le fond de la piscine, on ne peut que remonter. Le temps de vider mon verre, pas moins de trois départs de romans me vinrent à l'esprit. Avec le second scotch, l'humeur tourna à l'euphorie. En deux mois, j'aurais torché la commande et pourrais me remettre à écrire « pour moi ». Sans compter qu'avec tout cet argent j'allais enfin pouvoir m'offrir les services d'une femme de ménage.

François et moi avions rendez-vous avec l'ex-détenu dans une brasserie de la Porte d'Orléans, histoire de brouiller les pistes. Dès qu'il mettait un pied hors de son hôtel, notre homme était harcelé par une demi-douzaine de photographes. Une

brève altercation avait même éclaté entre eux et lui, deux jours plus tôt, devant des badauds stupéfaits. Objet de notre rencontre : établir un premier contact, échanger quelques idées, voir, comme me l'avait déclaré François dans un emballement rhétorique, « vers quelle direction on travaille, quels axes on choisit de développer, comment on présente la thèse centrale du livre ».

J'arrivai en avance. La brasserie somnolait dans un après-midi de printemps tiède. Les garçons discutaient sur le pas de la porte, tandis qu'à l'écart du petit groupe le cuisinier fumait d'un air taciturne. Par de longues pancartes couvertes de points d'exclamation un soldeur annonçait des fringues, au demeurant hideuses, à des prix bradés. Des papiers d'emballage et des sacs en plastique voletaient sur le trottoir. J'avais l'impression de me retrouver à l'époque de ma jeunesse, lorsque les villes n'étaient pas encore devenues des repères à touristes.

François arriva, cultivant son air d'éternel jeune homme en jean, pieds nus dans ses Tod's. Le temps semblait n'avoir aucune

prise sur lui. Ses auteurs l'aimaient. Il les soutenait dans leur travail d'un message sur le répondeur ou de quelques mots manuscrits. Sa gentillesse lui attachait tous les cœurs de notre corporation râleuse, surtout les cœurs féminins. Nous avions à peine échangé trois mots qu'un personnage furtif s'avança vers nous. Il portait une casquette démodée, de grosses lunettes de soleil et un pantalon étroit. On aurait dit qu'il sortait d'un film en noir et blanc des années soixante, l'allure entre vieux fan des Beatles et André Pousse. Il se mit à parler et André Pousse l'emporta haut la main, avec sa voix grave et son accent voyou qui appuyait sur certaines syllabes. Une appréhension me saisit. Il allait falloir travailler avec cet homme, écouter son laïus, lui inventer des répliques à la Audiard, peut-être.

Nous nous installâmes à la terrasse de la brasserie. Notre client commanda un Clacquesin, roula une cigarette et se mit à raconter son histoire. Je ressentais à son égard de l'indulgence. Le pauvre, songeais-je, son enfermement l'a privé de parole pendant un quart de siècle, et voilà que

celle-ci lui est restituée dans sa plénitude; peu importe qu'il dise tout et son contraire, l'essentiel c'est d'ouvrir les vannes. Je serais celui qui l'aiderait à mettre de l'ordre dans ce chaos, à retrouver le chemin de lui-même et des autres grâce au langage. Soudain je me rendis compte que je me récitais mon article dans *Libé*. Il était temps de revenir aux propos du coauteur.

Je déployai des trésors d'attention pour le suivre tandis que François opinait du chef. Trouvait-il certaines formules heureuses? La réalité me sauta vite aux yeux : il était simplement ravi d'avoir décroché le contrat. L'idée me vint de sortir un carnet pour prendre des notes, mais je jugeai l'initiative prématurée. Le type était autoritaire et s'emportait pour un rien – « Tous ces ploucs qui gobent les conneries qu'on leur raconte du matin au soir, j'ai envie de leur cracher à la gueule », grommela-t-il. Peu à peu j'abandonnai toute compassion. Il y avait en cet homme une part d'irrationnel et d'incontrôlable. Ses longues années de prison ne lui avaient pas plus ouvert les yeux qu'elles ne l'avaient préparé à la sortie, c'est

le moins qu'on puisse dire. Il avait commis un crime, d'accord, mais « la société », comme il proclamait à chaque phrase, « elle a fait quoi, la société? Elle m'a aidé quand je partais en vrille, à vingt ans? Non. Elle a même essayé de me comprendre pendant mon procès? Non. Elle m'a construit un avenir lorsque j'étais enfermé entre quatre murs? Non. J'ai toujours agi tout seul, pour le pire d'accord, mais aussi pour le meilleur! Faudrait peut-être pas trop l'oublier ». Le malaise monta autour de la table.

« Il a son caractère, hein? » me murmura François tandis que nous cherchions des yeux un taxi pour rejoindre le sixième arrondissement, notre chez-nous, le havre hors duquel les gens de notre race se sentent perdus. Il ajouta, sans doute pour s'en convaincre : « On a tout pour faire un bon livre. » Je notai avec soulagement qu'il n'avait pas dit : un grand livre. J'étais décidé à ne pas perdre de temps. Je tournai dans ma tête un incipit efficace : *Du temps de ma jeunesse délinquante, je travaillais ma silhouette de garçon comme il faut, respectable et bien élevé. C'est comme ça qu'à l'époque*

j'ai abusé tout le monde. Mais depuis que je suis sorti de prison, l'allure du voyou me convient parfaitement. J'emmerde la société. Mais je n'étais pas certain qu'un tel début susciterait l'enthousiasme de François. Quelque chose de plus sobre conviendrait mieux; plus repentant. Non, pas plus repentant. Tout à l'heure, à une de mes questions, mon personnage avait eu ce cri outré : « Mais je n'ai pas à demander pardon! De quoi, d'abord? Et à qui? J'ai payé. Au prix fort! » Je n'avais rien répondu mais hoché la tête, lâchement. Nous avons encore bavardé quelques minutes, comme pour justifier la rencontre. Puis le faux André Pousse avait disparu comme il était arrivé : en se fondant dans la foule, ni vu ni connu.

Nous rentrâmes au bercail plus vite que je n'aurais pensé. Par la vitre du taxi, les gens m'apparurent beaux et généreux, épanouis, fréquentables. Me demanderaient-ils de leur écrire un livre que je n'y verrais aucun inconvénient. Le bureau de François était toujours aussi accueillant, avec ses piles de manuscrits et ses murs ornés

d'affiches de films adaptés des romans de ses auteurs, les bouquins en désordre sur les étagères vers lesquelles, parfois, il tendait la main, « Tiens, lis ça, tu m'en diras des nouvelles », ses cigarettes, les miennes, la fenêtre entrouverte, l'échange de signatures au bas d'un contrat, le premier depuis belle lurette.

Durant une minute, le temps de rejoindre le trottoir depuis le bureau de l'éditeur, j'envisageai de prendre un taxi; histoire de jouer les décontractés, les un peu riches, les gens qui sont « dans les affaires », comme on disait quand j'étais gosse. Je ne l'ai pas fait. J'aime les transports en commun, les regards absents des passagers du bus, les accélérations brutales du conducteur après une lente glissade le long du trottoir, les vieux qui se cramponnent à la barre en râlant. Surtout je n'avais jamais eu autant envie de regarder les Parisiens vivre; les passants ordinaires, ceux du sixième et des autres quartiers jusqu'au mien, rive droite. Tout y était immuable; l'épicière en bas de l'immeuble, toujours souriante; le buraliste du coin de la rue Fontaine, toujours

grincheux. J'avais la chance de vivre dans un coin de Paris sur lequel le lourd vol des bobos ne s'était pas encore abattu. L'ambiance de jadis y demeurait intacte. On pouvait encore voir des individus taillés en armoires à glace sur le seuil de boîtes de nuit glauques, d'hôtels de passe et de bars pour représentants de commerce en mal d'affection. Juchées sur de hauts tabourets, les filles semblaient ne pas avoir bougé depuis mes douze ans où mon regard plongeait au fond de cavernes en velours rouge. C'était un quartier au pittoresque désuet, seulement troublé par des cars de touristes qui cherchaient leur chemin jusqu'à Pigalle, et où le seul changement notable tenait aux vendeurs de guitares électriques qui avaient chassé les épiciers et les petits restaurants. Du temps de mon enfance, la nuit, il arrivait encore d'entendre une fusillade entre des malfrats qui réglait leurs comptes dans l'arrière-salle de bars à l'apparence tranquille, là où d'habitude ils tapaient la belote. M'avait-on raconté de telles anecdotes, ou les ai-je imaginées? Lorsque je songe à ce temps lointain s'entremêlent

épisodes réels et récits fantasmés. Je m'y perds moi-même.

Ce jour-là, je retrouvai du plaisir à contempler le spectacle de ce petit monde ; de la station de métro à chez moi, puis de la fenêtre du salon, en vue plongeante. Les passants vaquaient. Il semblait même qu'ils n'avaient pas d'autre activité dans la vie que d'aller et venir, entrer, sortir, acheter des cigarettes, répondre à un appel sur leur portable, boire un verre à une terrasse de bistrot, rectifier leur coiffure devant une vitrine. Cette universelle bonhomie m'épatait. Ni eux ni moi n'étions en prison, c'était merveilleux.

Soudain j'éprouvai l'envie de prendre des nouvelles des autres locataires de mon immeuble. La plupart habitaient déjà ici du temps de mes grands-parents. C'étaient des gens travailleurs et économes, des citoyens ordinaires qui n'avaient jamais éprouvé le désir de commettre un crime pour prouver à la société combien elle était mal fichue. Je quittai mon balcon et sortis de mon appartement. Les Dubois devaient être chez eux, lui étudiant ses mots fléchés avec son air

patelin de vieil ecclésiastique – ce pourquoi je le surnommai l'abbé Dubois –, elle s'activant, le marché, la cuisine, le ménage, tous deux en chaussons afin de ne pas rayer le parquet, RTL en fond sonore. Des gens qui « ne se la jouaient pas », comme disait ma grand-mère avec respect, bien qu'elle-même lorgnât vers des existences plus flamboyantes, le faubourg Saint-Honoré, les maisons de haute couture, les voitures de maître. Je songeai aussi avec émotion à Mado chez qui, ces derniers temps, j'avais eu plaisir à descendre faire un brin de causerie. Son intérieur était plus sombre et confus que celui des Dubois, et de manière étrange cette atmosphère ombreuse me rassurait ; portière de velours, poupée andalouse posée sur le canapé du salon, bols bretons sur des étagères, l'ensemble, baroque et enfantin, raccord avec son personnage d'infirmière vouée à un grand amour impossible pour son chef de service, comme dans un roman-photo.

L'immeuble s'était si longtemps chuchoté l'histoire au retour des courses, portes palières entrouvertes, qu'il était difficile de

démêler le vrai de la légende. Seule certitude, le conte avait mal vieilli. Un jour le médecin s'en était retourné dans sa maison de Louveciennes avec bobonne et les mômes. Une rumeur prétendait qu'il était mort peu de temps après la rupture, ce qui donnait à l'amourette un tour romanesque dont Mado, la délaissée, sortait grandie. Lorsque j'allais lui faire une visite, elle ne manquait jamais d'évoquer cet épisode de sa vie tout en plissant les volants de la poupée andalouse d'un geste tendre. C'était sa chose à elle, son unique cadeau, le souvenir d'une fête foraine où ils étaient allés tous les deux, elle et le docteur. Je les imaginais sans peine, lui qui vise, elle qui rit à ses côtés, la photo sombre et tremblée, la poupée aux couleurs criardes, le gros lot en somme. Elle avait aimé au-dessus de son milieu et il lui en restait comme une stupeur triste. Lorsqu'elle évoquait la personnalité de son ancien amoureux, ce qui ne manquait pas de se produire au bout de dix minutes, ses yeux mouillés regardaient dans le vide. Un temps j'avais caressé le projet d'écrire un livre sur cette femme ; de telles

destinées m'importaient plus que les autres. Mais je n'en avais jamais trouvé ni le ton ni le rythme.

En bas, dans la rue, les passants continuaient d'aller et de venir avec une hâte appliquée. Tous avaient des agendas, des rendez-vous, des choses à faire, tous déployaient leur existence selon une ligne. C'est cela qui m'avait toujours manqué : une ligne, quelque chose à suivre et sur quoi écrire. J'écrasai ma cigarette et sortis sur le palier. Peut-être Mme Dubois ou Mado m'indiqueraient-elles une femme de ménage, ce qui me permettrait enfin de repartir du bon pied dans la vie.

Je fis chou blanc. La sonnette des Dubois retentit dans le vide. Quant à Mado, elle devait être de service à l'hôpital. Je ne connaissais les autres locataires que de vue. Plus d'endroit où frapper. Soudain la sensation paisible que j'éprouvais depuis deux heures, la sécurité que m'apportait mon contrat, le fait de pouvoir enfin recourir aux services d'une femme de ménage, tout cela s'effilocha. Ne restaient que le désœuvrement et la perspective de devoir préparer

un sac de voyage. Non pas que j'eusse prévu de partir en vacances, mais mon coauteur habitait un bourg du Perche, une province inconnue de moi et que j'imaginai faite de gras pâturages, de manoirs aux fenêtres à meneaux et de paysans en veste de velours. François m'avait rassuré : « On s'occupe de tout. Tes billets de train, la réservation de l'hôtel. Et on t'envoie tout ça très vite. »

Le déroulement des semaines qui ont suivi peine à sortir des brumes de l'oubli. Je revois mon arrivée à la gare de Mortagne, la rencontre avec une France que l'exode rural et la crise économique avaient frappée de plein fouet, la course en taxi pour rejoindre une ruelle périphérique où erraient des personnes au regard vague, une maisonnette encombrée de cartons où se déroulèrent les entretiens. L'énormité de certains propos du coauteur me stupéfiait, surtout son degré d'inconscience. À l'entendre, même ses pires ennemis auraient dû lui tresser des couronnes pour avoir

subi une aussi longue incarcération. Peut-être aurait-il préféré se voir trancher la tête, comme l'atmosphère de l'époque l'avait laissé craindre? « C'est évident, me lançait-il d'une voix de colère outrée. Au moins je n'aurais pas subi ce que j'ai vécu derrière les murs d'une centrale. » La peine de mort conservait donc d'ardents défenseurs au sein de la communauté carcérale. Je m'étonnai d'en éprouver une sorte de joie; le lecteur serait intéressé d'apprendre ce genre de détail. Où la nostalgie des criminels allait-elle se nicher?

Le premier jour, j'avais redouté la scène des douches et les tabassages par le gang armé de petites cuillères devenues rasoirs, mais je n'eus à subir aucun récit de ce genre. Les images des films américains n'avaient pas encore franchi les portes des prisons hexagonales. Celles-ci demeuraient représentatives de la France éternelle : jérémiades sur la nourriture, la cherté de la cantine, le bruit des voisins, les parloirs trop courts, l'exiguïté de la cellule. Parfois, au détour du cahier de doléances, surgissaient les hurlements nocturnes ou la

découverte, à l'aube, du copain pendu à ses draps. Dans de tels moments, je m'efforçais de penser à une prairie estivale couverte de fleurs ou à la peau douce d'une femme. Comment avais-je pu m'embarquer dans une histoire aussi sordide ?

La partie technique de mon travail me permit d'échapper à la déprime. Il me fallut résoudre des problèmes de bandes magnétiques coincées ou d'enregistreur bloqué en position veille. Le soir où je découvris la première panne, à l'hôtel, j'en ressentis un profond abattement. Aussitôt je m'empressai de reprendre des notes sur ce qui « était encore frais », comme le dirait un flic d'une flaque de sang répandue au sol. Je redoutais de perdre la formule fracassante, l'anecdote originale, l'analyse subtile qui expliquait l'implacable enchaînement des faits. Lorsque, au bout de deux heures de travail intensif, je parvins enfin à recoudre les lambeaux d'un temps que j'avais cru envolé, j'éprouvai le sentiment d'une victoire et descendis prendre un verre au bar de l'hôtel.

J'avais mes habitudes dans un fauteuil club en cuir verdâtre face à un écran de télévision silencieux qui déversait un flot continu de courses hippiques, matches de polo, concours d'obstacles. Une musique de piano échappée de haut-parleurs invisibles apportait à l'atmosphère sa dernière touche de confort vieillot. On se serait cru dans un film de Chabrol. J'étais un cadre moyen qui attendait sa maîtresse, épouse d'un gros éleveur de chevaux qui la battait et refusait toute idée de divorce. Notre histoire était sans issue. Il fallait mettre au point le crime parfait qui nous débarrasserait de ce monstre. Comment nous y prendrions-nous? Regard vers la télé. « Mon mari a des goûts de luxe, il joue au polo. Tu ne crois pas qu'en desserrant la courroie de la selle?... » Moue sceptique. Le poison offrait des garanties plus sûres. En matière de meurtre, je finissais par en connaître un rayon. « Mais l'autopsie? – Rien à craindre. Le médecin légiste est l'amant d'une de mes voisines. Il ne pourra pas me refuser un petit service », murmurais-je avec un mauvais sourire aux lèvres.

Peu à peu le bien-être me gagnait. J'oubliais les entretiens guimauves, les pannes de l'enregistreur, l'appel rituel de François à 13 heures, « Alors ça roule? Tout se passe bien? Tu es content? – Ça va, ça va ». Nul mensonge dans mes propos rassurants; je voyais où il fallait aller, le livre serait formidable. J'allais écrire un texte qui non seulement « fonctionnerait », pour reprendre un des termes favoris de François, mais qui posséderait aussi des qualités humaines indéniables. L'idée qui m'avait au départ semblé saugrenue finissait par prendre corps : je n'allais pas seulement écrire un bon, mais un grand livre.

La tâche ne paraissait pas insurmontable. En matière de négritude, la barre n'était pas placée très haut. La veille, à la Maison de la presse locale, j'avais ouvert les mémoires d'une ancienne vedette de la chanson. M'avaient intéressé le caractère doucereux du récit d'enfance, la manière dont s'enchaînaient les anecdotes sur le showbiz, l'habile choix des photos qui révélaient un homme perdu entre gloire et solitude, la présentation aérée du texte, la

grosseur des caractères, la largeur des marges. L'exercice semblait à ma portée. Toutes choses égales, il me rappelait celui auquel s'était jadis livré l'école du nouveau roman : décrire avec minutie des situations dénuées du moindre intérêt, mais qui, cependant, capteraient l'attention du lecteur. *Le paillasson est un peu décalé en biais dans l'embrasure de la porte, de sorte que le bord supérieur gauche se relève jusqu'à former une bosselure discrète. On pourrait raisonnablement imaginer que, parmi les nombreuses personnes empruntant le troisième étage de l'immeuble sis au 12 bis de l'avenue Bosquet, mari, épouse, fils aîné, fille cadette, femme de ménage, livreurs, parents du couple, certaines se soient aperçues de cette anomalie dans l'ordonnance habituelle du palier. Ce n'est pourtant pas le cas. Soit parce que l'usage régulier des lieux les ont rendues indifférentes aux détails matériels de la vie de l'immeuble, soit parce que la rareté de leur venue autorise à croire que le paillasson se trouve plus souvent disposé de façon droite et à plat dans l'embrasure de la porte palière que légèrement en biais.*